

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST ¹

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

I.

Je suis une chose, mon œuvre en est une autre.

Avant que je parle de mes livres, je veux toucher ici un mot au sujet de la compréhension et de l'incompréhension qu'ils ont rencontrés. Je le fais avec autant de nonchalance qu'il peut convenir, car cette question est encore loin d'être d'actualité. En ce qui me concerne personnellement, je ne suis pas encore d'actualité. Quelques-uns naissent d'une façon posthume.

Il viendra un jour, que je ne saurais préciser, où l'on aura besoin d'institutions qui enseigneront ma doctrine, qui enseigneront à vivre comme je m'entends à vivre. Peut-être alors créera-t-on même des chaires pour l'interprétation de *Zarathoustra*. Mais je serais en contradiction absolue avec moi-même, si je m'attendais aujourd'hui déjà à trouver des oreilles, à trouver des mains pour mes vérités. Qu'on ne m'écoute pas, qu'on ne veuille rien prendre de moi, cela me paraît non seulement compréhensible, mais juste. Je ne veux pas être confondu avec un autre, je ne me confonds pas moi-même.

Encore une fois, je n'ai rencontré dans ma vie que fort peu de « mauvaise volonté ». Il me serait même difficile de citer un cas de mauvaise volonté littéraire. Par contre, je n'ai été que trop accablé de *pure ignorance*... Il me semble que c'est un des plus rares hommages que quelqu'un puisse se rendre à lui-même que de prendre en main un de mes livres. J'admets même qu'il se déchausse, ou peut-être ira-t-il encore jusqu'à ôter ses bottes. Un jour le docteur Henri de Stein se plaignit loyalement à moi de ne pas comprendre un mot à mon *Zarathoustra*. Je lui répondis que c'était tout à fait dans les règles :

(1) Voy. *Mercur de France*, nos 274 et 275.

En comprendre six phrases, ce qui veut dire les avoir *vécues*, cela suffirait à vous élever parmi les mortels à un degré supérieur à celui que les hommes « modernes » pourraient atteindre. Comment, avec un pareil sentiment de la distance, *pourrais-je* seulement souhaiter d'être lu par les « modernes » que je connais !

Mon triomphe est l'opposé de celui de Schopenhauer. Je dis : « *non legor, non legar.* » Non point que je veuille estimer trop bas la joie que m'a procurée maintes fois l'*innocence* que l'on mettait à dénier toute valeur à mes œuvres. Cet été encore, à une époque où, par l'accent sérieux, beaucoup trop sérieux de ma littérature, j'étais capable de déplacer l'équilibre de tout le reste de la littérature, un professeur de l'Université de Berlin me donna à entendre, avec bienveillance, que je ferais mieux de me servir d'une autre forme ; car, me disait-il, ce que je fais personne ne le lit.

En fin de compte, ce ne fut pas l'Allemagne, mais la Suisse qui fournit les deux cas les plus extrêmes. Un article consacré à *Par delà le Bien et le Mal* dans le *Bund* de Berne, par le docteur V. Widmann, sous le titre de *le Livre le plus dangereux de Nietzsche*, et un compte-rendu général de tous mes ouvrages de la plume de M. Karl Spittler, dans le même *Bund*, représentent un maximum dans ma vie... Je me garde bien de dire un maximum de quoi... Ce dernier traite par exemple mon *Zarathoustra* d'« exercice supérieur de style », en souhaitant que, dans l'avenir, je prisse également soin du contenu. Le docteur Widmann m'exprime sa considération pour le courage que je mets à tendre vers l'abolition de tous les sentiments convenables. Par une petite malice de la destinée, chaque phrase, avec une logique que j'ai admirée, semblait être une vérité à rebours. En somme, il suffisait de retourner, de « transmuier toutes les valeurs », pour frapper juste à mon égard, d'une façon même fort remarquable, au lieu de me river mon clou... J'ai d'autant plus de raison pour chercher une explication.

Bref, personne ne peut trouver dans les choses, sans en excepter les livres, plus qu'il n'en sait déjà. On ne saurait entendre exactement ce à quoi des événements antérieurs ne vous donnent point accès. Imaginons dès lors un cas extrême : qu'un livre ne parle que d'événements qui se trouvent complé-

tement en dehors des possibilités qui se présentent fréquemment, ou même rarement seulement, dans la vie de quelqu'un ; que c'est la *première fois* que le livre en question parle un langage qui prépare une série de possibilités nouvelles. Dans ce cas, il se produit un phénomène extrêmement simple : on n'entend rien de ce que dit l'auteur et l'on a l'illusion de croire que là où l'on n'entend rien *il n'y a rien...* C'est l'expérience que j'ai faite dans la plupart des cas et c'est, si l'on veut, ce que mon expérience personnelle présente *d'original*. Celui qui croit avoir compris quelque chose dans mon œuvre s'en est fait une idée à sa propre image, une idée qui, le plus souvent, est en contradiction absolue avec moi-même. On fait de moi, par exemple, un « idéaliste ». Quand on n'a rien compris du tout, on se contente de nier ma valeur, on dit que je n'entre pas en ligne de compte.

Le mot « *Surhumain* », par exemple, qui désigne un type de perfection absolue, en opposition avec l'homme « moderne », l'homme « bon », avec les chrétiens et d'autres nihilistes, lorsqu'il se trouve dans la bouche d'un Zarathoustra, le destructeur de la *morale*, prend un sens qui donne beaucoup à réfléchir. Presque partout, en toute innocence, on lui a donné une signification qui le met en contradiction absolue avec les valeurs qui ont été affirmées par le personnage de Zarathoustra, je veux dire qu'on en a fait le type « idéaliste » d'une espèce supérieure d'hommes, à moitié « saint », à moitié « génie »..... D'autres bêtes à cornes savantes, à cause de ce mot, m'ont suspecté de darwinisme ; on a même voulu y retrouver le « culte des héros » de ce grand faux monnayeur inconscient qu'était Carlyle, ce culte que j'ai si malicieusement rejeté. Quand je soufflais à quelqu'un qu'il ferait mieux de s'enquérir d'un César Borgia que d'un Parsifal, il n'en croyait pas ses oreilles.

Il faudra me pardonner si je suis sans aucune curiosité à l'endroit des comptes-rendus de mes livres, surtout en ce qui concerne ceux qui paraissent dans les journaux. Mes amis, mes éditeurs le savent et ne m'en parlent jamais. Dans un cas particulier, il m'est arrivé d'avoir sous les yeux tous les péchés qui ont été commis au sujet d'un de ces livres. Il s'agissait de *Par delà le Bien et le Mal* et je pourrais en conter long à ce sujet. Croirait-on que la *Gazette nationale*, un journal

prussien (ceci dit pour mes lecteurs étrangers, pour ma part je ne lis, avec votre permission, que *le Journal des Débats*) allait jusqu'à interpréter sérieusement mon œuvre comme un « signe des temps », comme la véritable philosophie des *hobereaux*, cette philosophie pour laquelle la *Gazette de la Croix* ne fait que manquer de courage?...

2.

Ceci a été dit pour les Allemands, car partout ailleurs qu'en Allemagne j'ai des lecteurs — rien que des intelligences *de choix*, des caractères, élevés dans des situations et des tâches supérieures, et qui ont fait leurs preuves ; j'ai même de véritables génies parmi mes lecteurs. A Vienne, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New-York — partout j'ai été découvert : je ne l'ai pas été dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne... J'avoue que je me réjouis davantage encore de ceux qui ne me lisent pas, de ceux qui n'ont jamais entendu ni mon nom ni le mot philosophie. Mais partout où je vais, ici à Turin, par exemple, chaque visage s'épanouit et s'adoucit en me voyant. Ce qui, jusqu'à présent, m'a le plus flatté, c'est que de vieilles marchandes n'ont de repos qu'elles n'aient choisi pour moi, dans leurs paniers, les meilleurs de leurs raisins. Il faut être à *ce point* philosophe. Ce n'est pas en vain que l'on appelle les Polonais les Français parmi les Slaves. Une charmante Russe ne se trompera pas un instant sur mon origine. Je ne parviens pas à être solennel, c'est tout au plus si j'arrive à paraître embarrassé.

Penser en allemand, sentir en allemand, je suis capable de tout, mais *cela* dépasse mes forces. Mon vieux maître Ritschl prétendait même que je concevais mes dissertations philologiques comme un romancier parisien — d'une façon captivante jusqu'à l'absurdité. A Paris même on est étonné de « toutes mes audaces et finesses » — l'expression est de M. Taine — ; je crains même que jusque dans les formes les plus élevées du dithyrambe, on ne trouve mêlé chez moi de ce sel qui ne perd jamais sa saveur — qui ne devient jamais allemand — : de l'esprit !... Je ne puis faire autrement ; que Dieu m'aide ! Amen.

Tout le monde sait, il y en a même qui le savent par expérience, quel est l'animal qui a de longues oreilles. Eh bien !

j'ose prétendre que j'ai les plus petites oreilles que l'on puisse voir. Cela ne manquera pas d'intéresser quelque peu les petites femmes. Il me semble qu'elles se sentiront mieux comprises par moi. Je suis l'*anti-âne* par excellence, ce qui fait de moi un monstre historique. Je suis en grec — et non pas seulement en grec — l'*anti-chrétien*...

3.

Je connais quelque peu mes privilèges, en tant qu'écrivain. Dans des cas déterminés, je me suis aperçu à quel point le goût se « corrompt » au contact de mes écrits. On en arrive à ne plus pouvoir supporter d'autres livres, les livres philosophiques moins que tous les autres. Il y a une distinction sans exemple à être introduit dans ce monde noble et délicat, mais pour le pouvoir il ne faut à aucun prix être Allemand. En fin de compte, c'est une distinction qu'il faut avoir méritée. Celui, pourtant, qui m'est apparenté par la *hauteur* du vouloir, celui-là sera en proie à de véritables extases dans la compréhension ; car je viens des hauteurs que nul oiseau n'a jamais atteintes, je connais des abîmes où nul pas ne s'est jamais égaré. On m'a dit qu'il n'était pas possible de laisser inachevé un de mes livres, je trouble même le repos de la nuit... Il n'existe nulle part une espèce de livres plus fière et plus raffinée tout à la fois. Ils atteignent çà et là le maximum de ce qui peut être atteint sur la terre : le cynisme. Il faut les conquérir en se servant à la fois des doigts les plus délicats et des poings les plus courageux. Toute décrépitude de l'âme en éloignera nécessairement une fois pour toutes, et même la moindre atteinte de dyspepsie ; il ne faut pas avoir de nerfs, il faut posséder de joyeuses entrailles. Ce n'est pas seulement la pauvreté de l'âme, l'atmosphère des recoins qui interdit l'approche de mes livres, c'est davantage encore la lâcheté, la malpropreté, le ressentiment secret qui se cachent au fond des intestins. Un mot de moi suffit à faire éclater sur le visage tous les mauvais instincts. J'ai parmi mes relations plusieurs objets d'expérience qui me servent à connaître les réactions différentes et très différemment instructives que produisent mes écrits. Ceux qui ne veulent pas s'occuper de ce que contiennent ceux-ci, mes prétendus amis, par exemple, deviennent aussitôt « impersonnels » : ils me félicitent d'en être de nou-

veau « arrivé là » et ils me disent qu'il y a progrès, parce que je suis parvenu à une grande sérénité dans le ton... Les « esprits » profondément vicieux, les « belles âmes », ceux qui sont mensongers de fond en comble, ne savent décidément pas ce qu'ils doivent faire de ces livres, par conséquent ils les considèrent comme quelque chose qui est au-dessous d'eux. Voilà la belle logique de toutes les « belles âmes ».

Les bêtes à cornes de ma connaissance — il ne s'agit que d'Allemands, avec votre permission — me donnent à entendre qu'elles ne partagent pas toujours mes opinions, mais que pourtant de ci de là... J'ai entendu dire cela même au sujet du *Zarathoustra*.

De même, tout « féminisme » chez les hommes et même chez l'homme est pour moi lettre close : jamais les féministes n'auront accès dans ce labyrinthe d'audacieuse Connaissance ! Il faut ne jamais s'être ménagé soi-même ; il faut que la *dureté* fasse partie de vos habitudes, pour être joyeux et de bonne humeur au milieu des dures vérités. Quand je veux imaginer le type parfait d'un de mes lecteurs, j'en fais toujours un monstre de courage et de curiosité qui possède en outre quelque chose de souple, de rusé, de circonspect, ce qui constitue l'aventurier et l'explorateur né. En fin de compte, je ne saurais mieux dire que ne l'a fait Zarathoustra, à qui je m'adresse au fond. A qui donc veut-il conter ses énigmes ?

— *A vous, chercheurs audacieux, tentateurs, et à tous ceux qui jamais s'embarquèrent avec des voiles astucieuses sur des mers épouvantables, —*

à vous qui êtes ivres d'énigmes, contents du demi-jour, dont l'âme est attirée par des flûtes vers tous les gouffres dangereux :

— *car jamais vous ne voudrez, d'une main poltronne, suivre un fil conducteur ; et où vous pouvez deviner vous n'aimez pas à ouvrir les portes.*

4.

Je tiens à dire en même temps quelques généralités au sujet de mon art du style. *Communiquer* un état d'âme, une tension intérieure, une émotion, par des signes — y compris l'allure de ces signes —, voilà le sens de toute espèce de style. Etant donné que la multiplicité des états d'âme est extraordinaire chez moi, il y a chez moi beaucoup de possibilités

de style, l'art le plus varié du style qu'homme eut jamais à sa disposition. Tout style est *bon* qui communique véritablement un état d'âme, qui ne se méprend pas sur l'allure des signes, sur les *gestes*. (Toutes les lois de la période correspondent à l'art de l'attitude.) Sur ce point, mon instinct est infaillible.

Le bon style *en soi* est une pure sottise de l'« idéalisme » pur, à peu près de même que le « beau *en soi* », le « bon *en soi* », la « chose *en soi* »... En admettant bien entendu qu'il y ait des oreilles qui entendent, des hommes qui soient capables et dignes d'une émotion identique, de ceux à qui l'on ait le droit de se communiquer. Mais *Zarathoustra*, par exemple, les attend toujours. — Hélas ! il lui faudra les chercher longtemps ! Il faut être *digne* de l'entendre... Et jusqu'à ce moment il n'y aura personne qui comprenne l'*art* qui a été gaspillé là. Jamais personne n'a eu à jeter au vent plus de moyens inédits, plus de procédés d'art absolument nouveaux et créés véritablement pour la circonstance. Il restait à démontrer qu'une pareille chose fût possible, précisément dans la langue allemande : moi-même je l'aurais nié autrefois le plus catégoriquement. On ignorait avant moi ce que l'on peut faire avec la langue allemande, ce que l'on peut faire avec le langage en général. L'art du *grand* rythme, du *grand* style dans la période, pour exprimer le formidable mouvement ascendant et descendant d'une passion sublime et surhumaine, a été découvert par moi. Avec un dithyrambe comme celui qui termine la troisième partie de *Zarathoustra* et qui s'intitule : « *Les Sept Sceaux* », j'ai volé à mille lieues au-dessus de ce qui s'est jamais appelé poésie.

5.

Que, dans mes écrits, c'est un psychologue qui parle, un psychologue qui n'a pas son égal, c'est peut-être là la première conviction à laquelle arrive un bon lecteur, un de ces lecteurs comme j'en mérite, qui me lisent comme les bons philologues d'autrefois lisaient leur Horace. Les propositions au sujet desquelles tout le monde est d'accord — pour ne point parler des philosophes de tout le monde, les moralistes et autres têtes creuses et têtes de choux (1) — apparaissent chez

(1) Jeu de mot intraduisible sur *Hohltæpfe* et *Kohlkæpfe*.

moi comme les plus naïves des méprises : par exemple cette croyance que les termes « altruiste » et « égoïste » sont des antithèses, alors que l'*ego* lui-même n'est qu'une « suprême duperie », un « idéal »... Il n'y a ni actions égoïstes ni actions non-égoïstes. Les deux idées sont des contre-sens psychologiques. Il en est de même des maximes : « L'homme aspire au bonheur. » Ou bien : « Le bonheur est la récompense de la vertu. » Ou bien encore : « Le plaisir et la peine sont des antithèses »... La morale, cette Circé de l'humanité, a faussé, a envahi de son essence, tout ce qui est psychologie, jusqu'à formuler ce non-sens que l'amour est quelque chose de « non-égoïste »... Il faut presque être assis *sur soi-même*, il faut se tenir bravement sur ses deux jambes, autrement on ne saurait *être capable* d'aimer. Les femmes ne le savent, en fin de compte, que trop bien. Elles se soucient comme de leur première chemise des hommes non-égoïstes, des hommes objectifs.

Puis-je affirmer en passant que je crois bien connaître les femmes ? Cela fait partie de mon patrimoine dionysien. Qui sait ? peut-être suis-je le premier psychologue de l'éternel féminin ?

Elles m'aiment toutes... C'est une vieille histoire. Exception faite des femmes *malheureuses*, des femmes émancipées, de celles qui n'ont pas l'étoffe pour faire des enfants. Heureusement que je n'ai pas l'intention de me laisser déchirer. La femme parfaite déchire quand elle aime... Je connais ces aimables ménades. Quel dangereux petit fauve qui sait ramper et ronger ! Et si agréable avec cela !... Une petite femme qui court après sa vengeance renverserait même la destinée. La femme est infiniment plus méchante que l'homme, elle est aussi plus maligne. Chez la femme la bonté est déjà une forme de la *dégénérescence*. Toutes celles que l'on appelle des « belles âmes » souffrent au fond d'elles-mêmes d'un inconvénient physiologique. Je ne dis pas tout, autrement je deviendrais cynique.

La lutte pour les droits égaux est déjà un symptôme de maladie. Tous les médecins le savent. La femme, plus elle est femme, se défend des pieds et des mains contre toute espèce de droit : l'état primitif, la *guerre* perpétuelle entre les sexes, lui assigne de beaucoup le premier rang. A-t-on prêté l'oreille

à ma définition de l'amour? Elle est la seule qui soit digne d'un philosophe. L'amour, son moyen, c'est la guerre et il cache au fond la haine mortelle des sexes. A-t-on entendu ma réponse à la question comment on *guérit* une femme, comment on fait son « salut »? On lui fait un enfant. La femme a besoin d'avoir des enfants, l'homme n'est toujours qu'un moyen vers ce but — ainsi parlait Zarathoustra.

« Émancipation de la femme », c'est le nom que prend la haine instinctive de la femme *manquée*, c'est-à-dire incapable d'enfantement, contre la femme d'une bonne venue. La lutte contre l'« homme » n'est jamais qu'un moyen, un prétexte, une tactique. En s'élevant elles-mêmes, sous le nom de « femme en soi », de « femme supérieure », de « femme idéaliste », ces femmes tendent à *abaisser* le niveau général de la femme; il n'y a pas de plus sûr moyen pour cela que l'éducation des lycées, les culottes et les droits politiques de la bête électorale. Au fond, les femmes émancipées sont les *anarchistes* dans le monde de « l'éternel féminin ». Toute une catégorie de cet « idéalisme » d'espèce maligne — lequel se rencontre du reste aussi chez les hommes, par exemple chez Henrik Ibsen, cette vieille fille typique — a pour but d'*empoisonner* la bonne conscience, la nature dans l'amour sexuel. Et pour ne point laisser de doute sur mon opinion aussi honnête que sévère en cette matière, je veux encore faire part d'un article de mon code moral contre le vice. Sous le nom de vice je combats toute espèce de contre-nature ou, si l'on aime les beaux mots, toute espèce d'idéalisme. Voici cet article : « La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Le mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci par l'idée d'« impureté », est un véritable crime contre la vie, le vrai péché contre la vie, le vrai péché contre le Saint-Esprit de la Vie. »

6.

Pour donner de moi une idée en tant que psychologue, je détache ici une page curieuse qui se trouve dans *Par delà le Bien et le Mal*. Je ne permets du reste aucune supposition au sujet de celui que je décris dans ce passage : « Le génie du cœur, tel que le possède ce grand mystérieux, ce dieu tentateur, ce preneur de rats des consciences, dont la voix sait descendre jusque dans le monde souterrain de toutes les âmes, ce

· dieu qui ne dit pas un mot, qui ne hasarde pas un regard où ne se trouve une arrière-pensée de séduction, chez qui savoir paraître fait partie de la maîtrise — pour qui ne point paraître ce qu'il est, mais ce qui, pour ceux qui le suivent, est une obligation *de plus* à se presser toujours plus près de lui et de le suivre plus intimement et plus radicalement... Le génie du cœur qui force à se taire et à écouter tous les êtres bruyants et vaniteux; qui polit les âmes rugueuses et leur donne à savourer un nouveau désir, le désir d'être tranquille, comme un miroir, afin que le ciel profond se reflète en eux... Le génie du cœur qui enseigne à la main, maladroite et trop prompt, comment il faut se modérer et saisir plus délicatement; qui devine le trésor caché et oublié, la goutte de bonté et de douce spiritualité sous la couche de glace trouble et épaisse, qui est une baguette divinatoire pour toutes les parcelles d'or longtemps enterrées sous un amas de bourbe et de sable... Le génie du cœur, grâce au contact duquel chacun s'en va plus riche, non pas béni et surpris, non pas gratifié et écrasé comme par des biens étrangers, mais plus riche de lui-même, se sentant plus nouveau qu'auparavant, débloqué, pénétré et surpris comme par un vent de dégel, peut-être plus incertain, plus délicat, plus fragile, plus brisé, mais plein d'espérances qui n'ont encore aucun nom, plein de vouloirs et de courants nouveaux, de contre-courants et de mauvais vouloirs nouveaux... »

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE

I.

Pour être juste à l'égard de *l'Origine de la Tragédie* (1872), il va falloir oublier certaines choses. Elle a fait de l'effet et même fasciné avec ce qui y était manqué, avec son application à la *Wagnérie*, comme si celle-ci était le symptôme de quelque chose qui *commence*. Par là même cet écrit était un événement dans la vie de Wagner. C'est seulement à partir du moment de son apparition que le nom de Wagner représenta de grands espoirs. Aujourd'hui encore on me rappelle parfois, en plein *Parsifal*, que c'est de ma faute qu'une si haute opinion, au sujet de la *valeur culturelle* de ce mouvement, ait prévalu.

J'ai plusieurs fois vu citer l'ouvrage sous le titre de *la Renaissance de la Tragédie par l'esprit de la Musique*. On n'a

prêté l'oreille qu'à une formule nouvelle de l'art, du but, de la tâche chez Wagner. On semblait ne pas s'apercevoir de ce que cet écrit cachait de précieux. « *Hellénisme et Pessimisme* », c'eût été là un titre sans équivoque, vu qu'il est enseigné pour la première fois dans cet ouvrage comment les Grecs parvinrent à en finir avec le pessimisme, comment ils l'ont *surmonté*... La tragédie précisément est la preuve que les Grecs n'étaient pas des pessimistes. Schopenhauer s'est trompé là comme il s'est trompé partout.

Pris en main avec quelque peu d'impartialité, *l'Origine de la Tragédie* a l'air très inactuelle. On ne se douterait pas en rêve qu'elle a été *commencée* sous les coups de canon de la bataille de Wœrth. J'ai réfléchi à ces problèmes sous les murs de Metz, pendant de froides nuits de septembre, alors que j'étais attaché au service de santé. On pourrait croire bien plutôt qu'elle est de cinquante ans plus ancienne. Politiquement, elle est indifférente, « non-allemande », comme on dirait aujourd'hui. Elle sent l'hégélianisme d'une façon assez scabreuse et, seulement dans certaines formules, le parfum de croque-mort particulier à Schopenhauer y est attaché. Une « idée » — l'opposition entre dionysien et apollinien — y est traduite métaphysiquement; l'histoire elle-même y est considérée comme le développement de cette idée; dans la tragédie, l'antithèse avec l'unité est supprimée; sous cette optique, des choses qui ne s'étaient jamais vues face à face sont opposées l'une à l'autre, éclairées et *comprises* l'une par l'autre. L'Opéra, par exemple, et la Révolution...

Les deux innovations définitives du livre sont d'abord l'interprétation du phénomène dionysien chez les Grecs — il en donne pour la première fois la psychologie, il y voit l'une des racines de l'art grec tout entier —; et ensuite l'interprétation du socratisme : Socrate y est présenté pour la première fois comme l'instrument de la décomposition grecque, comme le décadent-type. La « raison » s'oppose à l'instinct. La « raison » à tout prix apparaît comme une puissance dangereuse, comme une puissance qui mine la vie. Dans le livre tout entier, il y a un silence profond et hostile pour tout ce qui touche le christianisme. Celui-ci n'est ni apollinien ni dionysien; il *nie* toutes les valeurs *esthétiques*, les seules que reconnaisse *l'Origine de la Tragédie*; il est nihiliste au sens le plus

profond, alors que dans le symbole dionysien la limite extrême de l'*affirmation* est atteinte. Une fois il est fait allusion aux prêtres chrétiens, comme à une « espèce surnoise de nains », comme à des êtres « souterrains »...

2.

Ce début est singulier au delà de toute expression. J'avais *découvert*, pour mon expérience personnelle, le seul symbole, la seule réplique que possède l'histoire, et je fus ainsi le premier à comprendre le merveilleux phénomène du dionysien. De même, par le fait que j'ai démasqué Socrate pour reconnaître en lui un décadent, j'ai démontré sans équivoque que la sûreté de mon tour de main psychologique ne courait nul danger du fait d'une idiosyncrasie morale quelconque. La morale elle-même considérée comme un symptôme de décadence, c'est là une innovation, une chose unique et de premier ordre dans l'histoire de la connaissance. Dans les deux cas, j'ai fait un bond formidable par-dessus le plat et triste bavardage qu'est la querelle entre l'optimisme et le pessimisme.

Je fus le premier à voir la véritable antithèse : l'instinct qui *dégénère* et qui se tourne contre la vie avec une haine souterraine (christianisme, philosophie de Schopenhauer, en un certain sens déjà la philosophie de Platon, l'idéalisme tout entier, comme formules typiques) et une formule de l'*affirmation supérieure*, née de la plénitude et de l'abondance, une approbation sans restriction, l'approbation même de la souffrance, même de la faute, de tout ce que l'existence a de problématique et d'étrange. Cette dernière et joyeuse confirmation de la vie, confirmation débordante et impétueuse, répond non seulement à l'entendement supérieur, elle répond aussi à l'entendement le plus profond, celui que la vérité et la science ont confirmé et soutenu avec le plus de sévérité. Rien de ce qui existe ne doit être supprimé, rien n'est superflu. Les côtés de l'existence que rejettent les chrétiens et autres nihilistes sont même d'un ordre infiniment supérieur dans la hiérarchie des valeurs que ceux auxquels les instincts de décadence donnent et ont le droit de donner leur approbation. Pour comprendre cela il faut avoir du *courage* et, ce qui est une condition du courage, un excédent de force ; car, exactement

dans la mesure où le courage *peut* se hasarder en avant, selon le même degré de force, on s'approche de la vérité. La connaissance de la réalité, l'approbation de la réalité sont pour le fort une nécessité aussi grande que l'est pour le faible, sous l'inspiration de la faiblesse, la lâcheté et la *fuite* devant la réalité, — l'« idéal »... Il ne leur est pas loisible de connaître : les décadents ont besoin du mensonge, il est une de leurs conditions d'existence.

Celui qui non seulement² comprend le terme « dionysien », mais encore se comprend dans ce terme, n'a pas besoin d'une réfutation de Platon, du christianisme ou de Schopenhauer. — *Il flaire la décomposition...*

3.

Jusqu'à quel point j'avais trouvé là l'idée du « tragique », la notion définitive de ce qu'est la psychologie de la tragédie, je l'ai exprimé en dernier lieu à la page 139 du *Crépuscule des Idoles* (1) : « L'affirmation de la vie même dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardues ; la volonté de vie, se réjouissant de faire le *sacrifice* de ses types les plus élevés, au bénéfice de son propre caractère inépuisable — c'est ce que j'ai appelé dionysien, c'est en cela que j'ai cru reconnaître le fil conducteur qui mène à la psychologie du poète tragique. *Non* pour se débarrasser de la crainte et de la pitié, non pour se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémence — c'est ainsi que l'a entendu Aristote —, mais pour personnifier *soi-même*, au-dessus de la crainte et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, — cette joie qui porte encore en elle la *joie* de l'*anéantissement*... »

Dans ce sens j'ai le droit de me considérer moi-même comme le premier *philosophe tragique*, c'est-à-dire comme l'antithèse extrême et l'antipode d'un philosophe pessimiste. Avant moi, cette transposition du dionysien en une émotion philosophique n'a pas existé. La *sagesse tragique* faisait défaut. J'en ai vainement cherché les traces, même chez les *grands* Grecs parmi les Philosophes, ceux des deux siècles qui ont précédé Socrate. Un doute me restait au sujet d'Héraclite, dans le voisinage de qui je sentais un certain bien-être, une certaine chaleur que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs. L'affirmation

(1) Page 239 de l'édition française.

de l'anéantissement et de la destruction, ce qu'il y a de décisif dans une philosophie dionysienne, l'approbation de la contradiction et de la guerre, le *devenir* avec la négation radicale même de la conception de l'« être », dans tout cela il faut que je reconnaisse, en tous cas, ce qui ressemble le plus à mes idées au milieu de tout ce qui fut jamais pensé. La doctrine de l'« *éternel Retour* », c'est-à-dire de la répétition absolue et infinie de toutes choses — cette doctrine de Zarathoustra *pourrait*, en fin de compte, déjà avoir été enseignée autrefois. Les stoïciens du moins, qui ont hérité d'Héraclite presque toutes leurs idées fondamentales, en présentent des traces. —

4.

Dans cet écrit s'affirme un espoir formidable. Je n'ai après tout aucune raison de renoncer à l'espoir que je place en un avenir dionysien de la musique. Projetons nos regards à un siècle en avant. Admettons que mon attentat contre vingt siècles de contre-nature et de violation de l'humanité réussisse. Ce nouveau parti, qui sera le parti de la vie et qui prendra en mains la plus belle de toutes les tâches, la discipline et le perfectionnement de l'humanité, y compris la destruction impitoyable du tout ce qui présente des caractères dégénérés et parasitaires, ce parti rendra de nouveau possible la présence sur terre de cet *excédent de vie*, d'où sortira certainement de nouveau la condition dionysienne. Je promets la venue d'une époque tragique : l'art le plus élevé, dans l'affirmation de la vie, naîtra encore quand l'humanité aura derrière elle la conscience des guerres les plus dures, mais les plus nécessaires, *sans qu'elle en ait souffert*.

Un psychologue pourrait ajouter que ce que j'ai entendu, dans mes jeunes années, en écoutant de la musique dionysienne, n'a absolument rien de commun avec Wagner; que, lorsque je décris la musique dionysienne, je décris ce que j'avais entendu, car instinctivement je *devais* tout traduire et transfigurer en vue du nouvel esprit que je portais en moi. La preuve s'en trouve dans mon livre *Richard Wagner à Bayreuth* et cette preuve est aussi décisive qu'elle peut l'être. Dans tous les passages qui ont une signification psychologique il n'est jamais question que de moi : on peut, sans avoir égard à rien, placer mon nom ou le mot « Zarathoustra », là où le

texte indique Wagner. L'image que je présente de l'artiste *dithyrambique* n'est autre chose que l'image du poète pré-existant de Zarathoustra, jetée sur le papier avec une singulière profondeur de vue et sans que la réalité wagnérienne soit seulement touchée. Wagner fut seul à s'en rendre compte : il lui fut impossible de se reconnaître dans le volume.

De même l'« idée de Bayreuth » s'était transformée en quelque chose qui n'aura rien d'énigmatique pour ceux qui connaissent mon *Zarathoustra*. On la retrouve dans ce *Grand Midi* où ceux qui sont élus entre tous se vouent à la plus sublime de toutes les tâches. Qui sait ? c'est peut-être la vision d'une fête que je verrai encore... Ce que les premières pages ont de pathétique appartient à l'histoire universelle ; le *regard* dont il est question à la septième page est le véritable regard de Zarathoustra. Wagner, Bayreuth, cette petite chose pitoyable et allemande, c'est un nuage où se reflète le palais de la fée Morgane, l'infini mirage de l'avenir. Même au point de vue psychologique, tous les traits définitifs de ma propre nature sont inscrits dans l'image de Wagner — le côte-à-côte des forces les plus lumineuses et les plus fatales, une Volonté de Puissance, telle que jamais homme ne l'a possédée ; la bravoure implacable dans les choses de l'esprit ; la force illimitée d'apprendre, sans que la volonté d'agir soit étouffée. Tout dans cet écrit est annoncé d'avance : le prochain retour de l'esprit grec, la nécessité d'hommes qui seraient des *contre-Alexandre*, de ceux qui *lieraient* de nouveau le nœud gordien de la civilisation grecque après qu'il a été tranché..... Qu'on écoute l'accent vraiment universel que je mets à introduire à la page 30 (1) l'idée de « sentiment tragique » ; il n'y a que des accents historiques dans cet écrit. Ceci est « l'objectivité » la plus étrange qui puisse exister : la certitude absolue au sujet de *ce que je suis* est projetée sur une quelconque réalité du hasard... la vérité à mon sujet parle au fond d'un gouffre plein d'épouvante. A la page 71 (2), le style de *Zarathoustra* est décrit par anticipation avec une incisive sûreté de main ; et jamais on n'aura trouvé une expression plus grandiose pour l'événement qu'est *Zarathoustra*, un acte prodigieux de purification

(1) Page 67 de la traduction française.

(2) *Ib.*, *id.*, page 123.

et de sanctification de l'humanité, que ce que l'on peut lire aux pages 43 à 46 (1). —

LES CONSIDÉRATIONS INACTUELLES

I.

Les quatre *Considérations inactuelles* sont absolument combattives. Elles démontrent que je n'étais pas un rêveur, que je prends plaisir à tirer l'épée, — peut-être aussi que je suis doué d'une singulière habileté du poignet. La première attaque (1873) fut dirigée contre la culture allemande que je considérais alors déjà avec un mépris sans ménagements. Pour moi elle était dépourvue de signification, sans substance et sans but. Elle ne représentait qu'une « opinion publique ». Il n'y a pas de plus dangereux malentendu que de croire que le grand succès des armées allemandes prouve quelque chose qui soit en faveur de cette culture, que ce succès signifie même la victoire de cette culture sur la France.

La seconde *Considération inactuelle* (1874) met en lumière ce qu'il y a de dangereux, ce qui ronge et empoisonne la vie dans notre façon de faire de la science. La vie est *malade* à cause de ce rouage inhumain et mécanique, à cause du travail « impersonnel » de l'ouvrier, à cause de la fausse économie dans la « division du travail ». Le *but* qui est la *culture* se perd ; le moyen, l'activité scientifique moderne, *barbarise*... Dans ce traité, le « sens historique » dont ce siècle se montre si fier est pour la première fois présenté comme une maladie, comme l'indice typique de la décomposition.

Dans la troisième et la quatrième *Considération inactuelle*, on oppose, comme l'indication d'une conception *supérieure* de la culture, du rétablissement de la « culture », deux images du plus pur *personnalisme* et de la *discipline de soi*, deux types qui sont par excellence inactuels, animés d'un mépris souverain pour tout ce qui, autour d'eux, s'appelait « Empire », « Culture », « Christianisme », « Bismarck », « Succès », — Schopenhauer et Wagner, ou, pour mieux dire, en un seul mot Nietzsche...

2

Parmi ces quatre attentats, le premier eut un succès extra-

(1) *Ib., id.*, pages 36 à 90.

ordinaire. Le bruit qu'il fit fut magnifique à tous les points de vue. J'avais touché une nation victorieuse à son point vulnérable, j'avais montré que sa victoire n'était pas un événement dans l'histoire de la civilisation, mais peut-être tout autre chose... Les réponses vinrent de tous les côtés et non pas seulement des vieux amis de ce David Strauss, que j'avais rendu ridicule comme le type d'un satisfait et d'un philistin de la culture allemande, bref comme l'auteur de cet évangile de brasserie qu'est *l'Ancienne et la Nouvelle Foi*. (Le mot « philistin de la culture » a passé dans le langage courant à la suite de mon livre.) Ces vieux amis, dont je blessai profondément la vanité de Wurtembergeois et de Souabes, lorsque je m'avisai de trouver comique leur prodige, leur Strauss, répondirent d'une façon aussi honnête et grossière que je pouvais souhaiter. Les répliques prussiennes furent plus malignes : on y reconnaissait le « bleu berlinois ». Une feuille de Leipzig, ces *Grenzboten* tant décriés, se permit d'écrire ce que l'on pouvait imaginer de plus inconvenant. J'eus beaucoup de peine à empêcher les Bâlois indignés de se livrer à certaines manifestations. Seuls, quelques vieux messieurs se décidèrent en ma faveur, pour des raisons très différentes et souvent inexplicables. Parmi eux se trouvait Ewald de Göttingue, qui donna à entendre que mon attentat avait été mortel pour Strauss. De même le vieil hégélien Bruno Bauer qui fut depuis lors un de mes lecteurs les plus attentifs. Il aimait, durant les dernières années de sa vie, à s'appuyer sur moi, pour indiquer par exemple à M. de Treitschke, l'historiographe prussien, où il pourrait trouver des renseignements sur l'idée de « culture » dont il avait complètement perdu la notion. Celui qui consacra à l'ouvrage et à son auteur les pages les plus graves et aussi les plus longues était un ancien disciple du philosophe von Baader, un certain professeur Hoffmann, à Wurzburg. Il prévoyait pour moi, d'après cet écrit, une vocation supérieure, celle de provoquer une sorte de crise et d'arrêt décisif dans le problème de l'athéisme, dont il devinait que j'étais un des types les plus instinctifs et les plus radicaux. L'athéisme était ce qui m'avait conduit à Schopenhauer.

Ce qui fut, de beaucoup, écouté avec le plus d'attention, ce à quoi l'on a été le plus amèrement sensible, ce fut un plaidoyer extrêmement vigoureux et courageux de ce Carl Hillebrand,

généralement si doux, Carl Hillebrand, ce dernier Allemand *humain* qui savait tenir une plume. On lisait son article dans la *Gazette d'Augsbourg*; on peut le lire aujourd'hui sous une forme un peu atténuée dans ses Œuvres complètes. Là l'ouvrage était présenté comme un événement, un moment critique, une première détermination personnelle, un excellent symptôme, comme le véritable *retour* du sérieux allemand dans les choses de l'esprit. Hillebrand était plein d'éloges pour la forme du livre, pour son goût mûri, pour son tact parfait dans le discernement des personnes et des choses. Il le considérait comme le meilleur écrit polémique de la langue allemande, le meilleur écrit dans cet art de la polémique, si dangereux pour les Allemands et dont il convient de les dissuader. Il m'approuvait du reste, il allait même plus loin que moi dans ce que j'avais osé dire au sujet de l'aveulissement du langage en Allemagne (— aujourd'hui ils jouent aux puristes et ne sont pas capables de construire une phrase) —; il méprisait comme moi les « premiers écrivains » de cette nation, et finissait par m'exprimer son admiration pour mon *courage*, — ce « courage suprême qui mène au banc des accusés les favoris d'un peuple »...

Le contre-coup de cet écrit fut véritablement inestimable dans ma vie. Personne ne s'est mis, depuis lors, à discuter avec moi. On se tait maintenant, on me traite en Allemagne avec des ménagements astucieux. Depuis des années j'ai fait usage d'une absolue liberté de langage, un privilège dont personne ne *jouit* plus, du moins dans l'empire. Mon paradis se trouve « à l'ombre de mon épée »... Au fond, j'avais mis en pratique une maxime de Stendhal qui conseille de faire son entrée dans le monde *avec un duel*. Et comme j'avais bien choisi mon adversaire! C'était le premier libre penseur de l'Allemagne... A vrai dire, c'était une espèce toute nouvelle de libre-pensée qui s'exprimait pour la première fois. Jusqu'à présent rien ne m'a été plus étranger que toute la catégorie des « libres penseurs », qu'ils soient Européens ou Américains. Avec ceux-là, qui sont les têtes creuses et les pantins de l'« idée moderne », je me trouve même beaucoup plus complètement en contradiction qu'avec n'importe lequel de leurs adversaires. Ils veulent aussi rendre l'humanité « meilleure », à leur façon et à leur image. Ils déclareraient une guerre implacable à tout ce que je suis,

à tout ce que je *veux*, en admettant qu'ils soient capables de le comprendre. Ils croient tous encore à l' « Idéal »... Je suis le premier *immoraliste*.

3.

Je ne voudrais pas prétendre que les deux *Considérations* désignées par les noms de Schopenhauer et de Wagner pourraient servir particulièrement à l'intelligence de ces deux cas, ni même à en poser le problème psychologique, exception faite bien entendu de certains détails. Cependant, avec une profonde sûreté d'instinct, ce qu'il y a d'élémentaire dans la nature de Wagner était déjà désigné comme un don de comédien qui, dans tous ses moyens et toutes ses intentions, ne tire que ses propres conséquences. Au fond, avec ces deux écrits, je voulais faire toute autre chose que de la psychologie. Un problème d'éducation qui n'avait pas son pareil, une nouvelle conception de la *discipline de soi*, de la *défense de soi*, allant jusqu'à la dureté, une poussée vers le sublime et vers la tâche historique, — cherchait à trouver là sa première expression. Tout bien considéré, je me suis emparé de deux types célèbres et nullement encore fixés, je les ai pris aux cheveux, comme on prend une occasion aux cheveux, simplement pour exprimer quelque chose, pour avoir en mains quelques formules, quelques indications, quelques moyens d'expression de plus. Du reste, je fais allusion à cette particularité, avec une sagacité absolument inquiétante, à la 93^e page de la troisième *Considération inactuelle*. Platon s'est servi de Socrate de la même façon, comme d'une *sémiotique* pour Platon.

Maintenant que je reviens avec un certain recul aux états d'âme dont ces écrits sont le témoignage, je ne voudrais pas disconvenir qu'au fond ils ne parlent que de moi-même. L'ouvrage *Wagner à Bayreuth* est une vision de mon avenir; par contre, dans *Schopenhauer éducateur*, sont inscrits à la fois mon histoire intime, et mon *devenir*. On y trouve, avant tout, le *vœu* que j'ai fait!

Ce que je suis aujourd'hui, où je suis aujourd'hui — une hauteur où je ne parle plus avec des mots, mais avec des coups de foudre — ô combien loin j'en étais alors encore! Mais je *voyais* la terre,... je ne me trompai pas un seul instant sur la route qui restait à parcourir, sur l'état de la mer, sur les dangers *et* le succès! Il y a un grand calme dans la promesse, une

heureuse perspective dans un avenir qui ne doit pas rester seulement en vain une promesse! — Ici chaque mot est vécu, profondément, intimement. Il n'y manque pas de choses douloureuses, il y est des mots qui sont véritablement sanglants. Mais le vent d'une *grande* liberté souffle par-dessus tout cela, la blessure même n'apparaît pas comme une objection.

Comment j'entends le philosophe, comme un terrible explosif qui met tout en danger; comment je sépare mon idée du « philosophe », par une distance de plusieurs lieues, de la notion que renferme encore la personnalité de Kant, pour ne rien dire du tout des « ruminants » académiques et autres professeurs de philosophie : au sujet de tout cela cet écrit donne un enseignement inépuisable, en concédant même que ce n'est pas, au fond, « *Schopenhauer éducateur* », mais son antipode, « *Nietzsche éducateur* », qui prend ici la parole. En considérant que mon métier était alors celui d'un savant et aussi que je *m'entendais* à mon métier, le morceau de sévère psychologie du savant qui apparaît soudain dans cet écrit n'est pas sans importance. Il exprime le *sentiment de la distance*, la profonde sûreté de main, pour discerner ce qui peut être chez moi la tâche, de ce qui n'est que moyen, intermède, œuvre accessoire. Ce fut ma sagesse d'avoir été beaucoup de choses, dans des endroits différents, pour pouvoir devenir *Un*, pour pouvoir aboutir à un seul. Il était nécessaire que pendant un certain temps je fusse savant.

HUMAIN, TROP HUMAIN

I.

Humain, trop humain, avec ses deux continuations, est le monument commémoratif d'une crise. Je l'ai intitulé : un livre pour les esprits *libres*, et presque chacune de ses phrases exprime une victoire; en l'écrivant je me suis débarrassé de tout ce qu'il y avait en moi d'*étranger* à ma vraie nature. Tout idéalisme m'est étranger. Le titre de mon livre veut dire ceci : « Là où vous voyez des choses idéales, *moi* je vois ... des choses humaines, hélas ! trop humaines ! » — Je connais *mieux* l'homme. — Un « esprit libre » ne signifie pas autre chose qu'un esprit *affranchi*, un esprit qui a repris possession de lui-même. Le ton, l'allure apparaissent complètement chan-

gés : on trouvera ce livre sage, posé, parfois dur et ironique. On dirait qu'un certain « intellectualisme » au goût aristocratique s'efforce constamment de dominer un courant de passion qui gronde par en dessous. A cet égard il est dans l'ordre que ce soit le centenaire de la mort de Voltaire précisément qui serve, en quelque sorte, d'excuse à une publication de ce genre en 1878 déjà. Car Voltaire est, par contraste avec tout ce qui écrit après lui, avant tout un grand seigneur de l'esprit : ce que je suis moi aussi. — Le nom de Voltaire sur un écrit de moi, c'est là en réalité un progrès — vers *moi-même*. — Si l'on regarde de plus près, on découvre un esprit impietoyable qui connaît tous les recoins où s'abrite l'idéal, où se trouvent ses oubliettes et son dernier refuge. Armé d'une torche, mais dont la flamme ne tremble pas, il projette une lumière crue dans ce monde *souterrain* de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre ni fumée, sans attitudes guerrières, sans gestes pathétiques ni contorsions, — car tout cela serait de l'« idéalisme ». Tranquillement une erreur après l'autre est posée sur la glace ; l'idéal n'est pas réfuté, — il est *congelé*. — Ici, par exemple, c'est « le génie » qui gèle ; tournez le coin et vous verrez geler « le saint » ; sous une épaisse chandelle de glace gèle « le héros » ; pour finir c'est « la foi », ce qu'on appelle « la conviction », qui gèle : « la pitié » aussi se refroidit considérablement, — presque partout gèle la « chose en soi »...

2.

L'origine de ce livre remonte à l'époque des premières représentations solennelles de Bayreuth ; le sentiment que tout ce qui m'entourait là-bas m'était foncièrement étranger est une des conditions préalables de sa naissance. Celui qui se fait une idée des visions qui à ce moment-là déjà avaient surgi sur mon chemin devinera sans peine ce que je ressentis, quand un beau jour je me réveillai à Bayreuth. Il me semblait rêver. — Où donc étais-je ? Je ne reconnaissais rien, c'est à peine si je reconnaissais Wagner. En vain je feuilletais mes souvenirs. Tribschen, — une lointaine Ile bienheureuse : — pas l'ombre d'une ressemblance. Les jours incomparables, lors de la pose de la première pierre fêtée par un petit groupe d'initiés qui se trouvaient là *à leur place* et à qui point n'était besoin de souhaiter le doigté délicat pour les choses subtiles : pas

l'ombre d'une ressemblance. *Qu'est-ce qui s'était passé ?* On avait traduit Wagner en allemand. Le Wagnérien s'était rendu maître de Wagner ! — l'art *allemand !* le maître *allemand !* la bière allemande ! ... Nous autres, qui ne savons que trop bien à quels artistes raffinés, à quel cosmopolitisme du goût, l'art de Wagner s'adresse seulement, nous étions hors de nous de trouver Wagner habillé de « vertus » allemandes. — J'ai la prétention de connaître le Wagnérien. J'en ai « vécu » trois générations, depuis feu Brendel, qui confondait Wagner avec Hegel, jusqu'aux « idéalistes » du *Journal de Bayreuth*, qui confondent Wagner avec eux-mêmes, — j'ai entendu toutes sortes de confessions de « belles âmes » sur Wagner. Un royaume pour un mot sensé ! — La prodigieuse société, en vérité ! Nohl, Pohl et autres « drôles » de cet acabit jusqu'à l'infini ! Toutes les difformités s'y coudoient, aucune n'y manque, même l'antisémite. — Le pauvre Wagner ! Où s'était-il fourvoyé ! — Si du moins il était allé parmi les pourceaux ! Mais parmi les Allemands ? — On devrait bien une fois, pour l'édification de la postérité, empailler un Bayreuthien authentique, ou mieux encore le mettre dans l'esprit-de-vin — car c'est l'esprit qui manque ici — avec l'inscription suivante : Spécimen de « l'esprit » en vue de qui fut fondé « l'empire allemand ». — Bref, au milieu des réjouissances, je partis tout à coup pour quelques semaines, je partis soudain, bien qu'une charmante Parisienne eût cherché à me consoler. Auprès de Wagner, je m'excusai seulement par un télégramme fataliste. Dans un coin perdu du Bœhmerwald, Klingenbrunn, j'allai porter, comme une maladie, ma mélancolie et mon mépris de l'Allemand ; — et de temps en temps, je notais sous le titre général de *le Soc de la charrue* quelques phrases dans mon carnet, — de mordantes remarques de psychologie qu'on retrouverait peut-être encore dans *Humain, trop humain*.

3.

Ce qui se décida à ce moment, ce ne fut pas ma rupture avec Wagner. Je pris conscience d'une aberration générale de mes instincts dont mes erreurs de détails — qu'elles eussent nom « Wagner » ou « professorat de Bâle » — n'étaient que des symptômes particuliers. Je fus pris d'une véritable *impatience* contre moi-même ; je vis qu'il était grand temps de

songer à redevenir moi-même. Soudain je m'aperçus, avec une inexorable clarté, combien de temps j'avais déjà gaspillé, combien toute mon existence de philologue se révélait stérile et fortuite en regard de ma véritable mission. J'eus honte de cette modestie *mensongère*...

J'avais derrière moi dix années de ma vie, dix années où l'*alimentation* de l'esprit avait été, à proprement parler, suspendue chez moi, où je n'avais rien appris d'utile, où j'avais oublié énormément de choses, absorbé comme je l'étais avec un bric-à-brac d'érudition poussiéreuse. Cheminer à pas de tortue parmi les métriciens grecs, avec minutie et de mauvais yeux — voilà où j'en étais venu ! — Je me voyais avec pitié tout maigre et décharné : les « réalités » faisaient absolument défaut dans ma provision de science, et les « idéalités » ne valaient pas le diable ! — Une soif véritablement brûlante me saisit : depuis ce moment je n'ai plus rien fait que de la physiologie, de la médecine et des sciences naturelles, — je ne suis même retourné aux études proprement historiques qu'autant que ma *tâche* m'y contraignait impérieusement. C'est alors que je devinai aussi pour la première fois la corrélation qui existe entre cette activité choisie contrairement à l'instinct naturel, entre ce qu'on appelle une « vocation », encore que *rien* ne vous y « appelle », et ce besoin d'*assoupir* le sentiment de vide et d'inanition du cœur à l'aide d'un art qui sert de narcotique — de l'art wagnérien, par exemple. Un regard jeté avec précaution autour de moi m'a fait découvrir qu'une foule de jeunes hommes souffrent du même mal. Une violence faite à la nature entraîne forcément une seconde. En Allemagne, dans « l'empire allemand » (pour éviter toute méprise possible), il n'y a que trop de jeunes gens qui sont condamnés à prendre une décision prématurée, puis à mourir lentement de consommation, écrasés sous le poids d'un fardeau qu'ils ne peuvent plus rejeter. — Ceux-là réclament Wagner en guise de *narcotique*, — ils s'oublient, ils se débarrassent d'eux-mêmes pendant un instant. — Que dis-je ! — *pendant cinq à six heures !*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

(A suivre.)